

# Cinquante ans après

par Thierry Keller

THIERRY KELLER

Président de l'Office de la Culture de Domme

Initiateur des commémorations autour du cinquantenaire de la mort de François Augiéras

Il y a plus d'une année, lors d'une réunion entre amis à Domme, l'un d'eux m'interpella sur le fait que l'Office de la Culture de Domme se devait de célébrer par une manifestation en 2021, le cinquantième anniversaire de la mort de François Augiéras. Toujours en quête de sujet favorisant le développement de la culture, ce qui est la vocation de notre petite association, nous nous sommes mis à la tâche. Il nous fallait, pour la date anniversaire de sa mort, le 13 décembre 1971, trouver autre chose que le dernier hommage que nous lui avons rendu en 2011. François Augiéras, artiste atypique et protéiforme, écrivain, peintre, poète, chanteur de notre Périgord dont la sépulture se trouve dans le petit cimetière de Domme, méritait plus qu'une simple journée pour honorer sa mémoire.

À plusieurs reprises dans le passé, l'Office de la Culture avait organisé expositions, lectures, discussions, débats en présence de personnalités passionnées par son « oeuvre-vie », mais nos efforts étaient restés confidentiels et étaient concentrés à l'intérieur des remparts de notre bastide sans le rayonnement que mérite cet homme qui a suscité l'intérêt de tant de grands auteurs reconnus comme André Gide, Marguerite

Yourcenar, ou Jean-Marie Gustave Le Clézio. Pour la fin 2021, l'Office de la Culture de Domme s'engagerait donc avec ambition dans divers événements qui rendent hommage à François Augiéras : expositions, pièce de théâtre, lectures et publications.

Nous voulions alors essayer de dépasser le cadre purement dommois et, à partir de ce moment l'aventure a commencé. Le projet a vite dépassé les limites que nous nous étions fixées, avec l'implication d'institutions, de municipalités, d'autres associations culturelles, d'artistes, d'écrivains, de musiciens... tous désireux et heureux de nous apporter leur soutien. Nous tenons particulièrement à les remercier tous ici pour leur engagement inébranlable malgré les embûches que nous avons rencontrées dans l'élaboration de ces manifestations. À partir de ce soutien est née l'idée d'un *cahier souvenir*, fil conducteur des manifestations organisées pour cette commémoration. Ce livre, nous l'espérons, prendra place dans la bibliothèque des amis de François Augiéras, il en sera la mémoire de moments forts. Nous voulons remercier en particulier Enora Boutin et Romain Bondonneau qui ont accepté de nous apporter leur savoir-faire dans l'élaboration de cet ouvrage. Bien sûr, notre choix était étayé par ce que nous connaissions des Éditions du Ruisseau, en particulier la collection *Sédiments* qui célèbre patrimoines, paysages et artistes de notre belle région. Notre projet pour ce cahier était un peu plus modeste, mais là encore, comme nous l'avons voulu représentatif de notre désir de célébrer François Augiéras, nous avons été un peu débordés par notre ambition... Cependant,

nous n'avons pu résister au bonheur de réunir ici des textes, des oeuvres et un CD, témoignages de personnalités « augiérossiennes » éminentes, et elles sont nombreuses : écrivains, artistes plasticiens, peintres, compositeurs, acteurs, lecteurs, metteurs en scènes qui ont contribué à ces manifestations artistiques. Nous espérons que ce choix bien déterminé de faire intervenir uniquement des « augiérossiens » vivants dans cette mosaïque d'événements et de témoignages, permettra de souligner la modernité, l'actualité et la proximité avec toutes les disciplines artistiques, présentes dans la peinture, dans l'oeuvre littéraire, en un mot dans *l'esprit* de François Augiéras.

Ce livre doit aussi être une « trace » de cette exposition exceptionnelle qui se tiendra au Musée National de Préhistoire des Eyzies. Exceptionnelle, car elle réunira du 15 décembre 2021 au 26 mars 2022 des peintures de François Augiéras jamais réunies jusqu'à ce jour : une trentaine d'oeuvres prêtées, pour la circonstance, principalement par Paul Placet, José Correa, Miquel Barceló et quelques collectionneurs passionnés. Certaines d'entre elles sont magnifiquement reproduites dans ce livre grâce à notre ami et photographe Andrea Polato. Nous voulons donc ici tout spécialement remercier Nathalie Fourment, conservatrice du musée qui a accueilli cette

exposition avec enthousiasme et grâce à qui nous avons pu mettre en lumière, si j'ose dire, la prédisposition de notre artiste pour les grottes du Pays de l'Homme. Son rapport quasi fusionnel à la Préhistoire est particulièrement visible dans le traitement de ses personnages toujours « plaqués » sur fond de paysage stylisé, à la manière des peintures pariétales sur la roche brute de nos grottes du Périgord.

T.K

## Peindre – Passion première entravée

Saint-Joseph, en 7<sup>ème</sup>, Laquière se souvient d'un garçon à la voix remarquable pour la récitation et le chant ; d'un élève doué en dessin.

Lycée Lakanal, 5<sup>ème</sup>, Saraben ne lui demande que de peindre ; il reste de ce temps une copie de Giorgione.

Théâtre du Berger, il dessine et peint son « Arbre du Paradis ».

Ecole de Plein Air, on lui propose une muraille pour une fresque visible de la route, mais le support est spongieux, brut et impossible à recevoir.

Place du Palais, dans sa chambre, sur une cloison martelée il peint de l'abstrait, Klee l'inspire.

Une application minutieuse.

Vingt années vont s'écouler... il peint ses « Icônes Modernes » et passera de un à quatre personnages, dans des ateliers de fortune.

La possibilité de peindre qui exige une stabilité ne lui sera donnée que dans l'extrême fin de sa vie : ce Grenier de Montignac qu'il occupera quelques mois, le temps de préparer la suite – la fuite.

Là, elle se dresse, posée vivante, dans la splendeur simple de son espace, la Fratrie adolescente à qui est donnée de vivre dans un sang neuf. Une centaine d'oeuvres voit le jour. C'est Agadir, le quartier animé de la ville, dans la nuit et plaqué au panneau d'affichage, un « Garçon au poignard », je lui glisse ma réponse : « j'aime les armes, non par goût du meurtre mais parce qu'elles me tiennent à distance des autres hommes ». Ses paysages, loin de tout réalisme sont traités dans le sommaire, deux, trois éléments y suffisent, la terre est ronde, le dos de la colline sait cela, une sierra dans son lointain s'aligne. La variété du végétal n'en est qu'à son départ, le champ de blé pour l'exacte hauteur de chaque épi ; l'arbre et son tronc fluet fragile compterait ses frères, quand le forestier n'est pas encore. Aux personnages est donné de vivre dans un jardin, nous sommes dans une Thélème ouverte de la veille : on écrit avec le roc pour pupitre, on moissonne à la faucille, une brebis tenue dans les bras compose le troupeau (la photo existe). J'ai souvenir d'une nuit passée sous l'auvent de la Laugerie, c'est aux Eyzies, nous étions trois : une petite Icône posée sur un replat de la roche était invitée. Dans l'esprit d'Augièras elle faisait partie de la fête. Nous étions dans un lieu « sacré ». L'ombre profonde était habitée.

Après la serre désaffectée, à Brantôme, on met à sa disposition un grenier où des religieuses eurent là des fils pour un étendoir des lessives. Dans le désordre au sol, Augièras découvrait mieux qu'un sourire, le couvercle d'un ancien petit coffre ayant appartenu à un certain François : le signe était clair, il s'emparait du lieu. Aux fils furent accrochés des morceaux de drap qu'un marchand forain du quartier lui bradait. Au réfectoire il redonnait vie à des assiettes ébréchées pour servir de palettes, des boîtes de tous ordres, une lampe à alcool, sa casserole pour le thé, un paquet d'orties sèches pour être mêlées au tabac, la boîte d'Encens. Le principe de la bougie ne faisait jamais défaut, il avait besoin de cette flamme, dans l'église proche, le larmier avec ses « pleureuses » le fournissait. Dans son sac, combien sont passées là ! À même le plancher du grenier un monceau de papiers avec une certaine « Bohémienne endormie » découverte en Vallée de la Cuze sur un tas de débris fumants. Des pages innombrables arrachées aux Livres d'Art, déchirées, mais où le sceau du bol de thé n'y manquait pas. À la lucarne on saluait la passante « Vézère, ma seule épouse ». Aux espagnolettes, étaient accrochées deux pièces d'habillement – un maire, un député – chacun d'eux passant là avait donné qui, un pull-over de haute laine, qui, une veste qui pourrait encore servir. Il jouissait d'une large couverture, politique !

Lui, l'Indigent, s'en amusait.

...Je suis venu là avec une caméra 8mm, le film fut envoyé à Paris, Gérard Mourgue qui avait

déjà exposé « Icônes Modernes pour le Musée d'El Goléa », en juillet 63, se montrait de nouveau intéressé, qu'est devenu le film ? J'ai souvenir de la toile principale, un seul personnage dansant sur la ligne d'horizon, dépouillé à l'extrême, la terre, l'espace, une aisance aérienne en absence de pesanteur, une frange entre nocturne et lumineux. Les mains de mon ami froissaient l'image flottant dans son théâtre : *Regarde ! À Paris, j'en suis sûr, on va m'aider pour bien suivre l'affaire. Je prends le large et cette fois, c'est la Tunisie !*

Je le conduisais en gare de Souillac. Il me fallut arrêter la voiture à plusieurs reprises, il était inquiet. Sur le quai il organisait son harnachement : les toiles peintes roulées sur le torse à la manière des Poilus de 14/18, les compagnons d'armes avec lesquels on dialogue autour d'un plaisir de liberté. Avec la peur à rôder dans les parages.

— Ce départ pour l'Afrique ! mais on s'arrête chez l'ami Bruno Roy à Montpellier

— un voyage en mer

— Tunis – expo, un ministre achète, verse un acompte et promet un poste de professeur. Le lendemain, le gardien assure seul la sécurité de la Galerie. Augiéras file vers son Amour...

— le Grand Sud – saluer le proche désert, mais, ce besoin d'une instabilité.

— Les Iles Kerkennah , « Viens, je tiens ton bonheur »...

— Mi-août, retour à Sarlat – Exposition à l'Hôtel Plamon d'un reliquat de toiles malmenées : « Peintures d'une Civilisation Inconnue » sur la porte de la salle est affiché un billet d'absence : « L'artiste sera là tout à l'heure ». Je loue pour lui, un logement dans les combles de l'Hôtel Montaigne où il espère passer un hiver riche en émotions.

— Début septembre, il retourne à l'Hospice de Montignac

— décembre ; le Grand Hiver pour son dernier départ...

Peindre, Passion dernière dans l'impossible arrimage

Maître et Compagnons le Rêve-Voyage -Devant

Paul Placet

## François Augiéras le magicien

C'est au printemps 1964 que François Augiéras est entré dans ma vie, – et ne l'a plus quittée –, par la découverte d'un roman, *L'apprenti sorcier* que venait de publier chez Julliard, Jacques Brenner, son directeur littéraire, qui me l'avait offert.

Journaliste au *Figaro Littéraire*, j'allais quotidiennement, ou presque, chez les éditeurs, en quête d'informations. Je me revois, rue Garancière où se tenaient alors les éditions Julliard, traversant la vaste cour. Un orage m'arrêta sous le porche où, pour passer le temps, je lus les premières pages de cet *Apprenti sorcier*. Je fus immédiatement saisi par la splendeur du style, l'insolite de l'histoire et par une implacable magie. Il y a du magicien en François Augiéras, comme chez tous les grands écrivains qui subjuguent leurs lecteurs et leur imposent la vision de leur monde.

L'orage ayant cessé, je pris l'autobus qui me ramenait aux Batignolles où j'habitais et où j'habite encore, continuant ma lecture comme un forcené et la terminant vers onze heures du soir. Dès le matin suivant, je téléphonais à Jacques Brenner pour lui dire mon enthousiasme. Il m'écouta patiemment et me donna l'adresse de François Augiéras à qui il me conseilla d'écrire. Une correspondance s'ensuivit, formant le volume *Le Diable ermite, lettres à Jean Chalon*. Grâce au ciel, les miennes – qui n'étaient pas à la hauteur de ce génie – ont disparu !

Par l'intermédiaire de ses lettres et de ses livres, je vivais les aventures de François par procuration.

Quand, en reportage, je traversais le Sahara, ce magicien devint le meilleur des guides et me révéla Ghardaïa, que je vis avec ses yeux, en me récitant ce passage du *Voyage des morts* : « *Ghardaïa brillait de mille feux...* ».

Le Sahara d'Augiéras n'est pas celui du pittoresque cher aux peintres orientalistes. C'est un

Sahara vécu dans son intimité profonde et contemplé comme un gigantesque miroir. Visionnaire, cet apprenti sorcier trouve enfin dans les sables une terre à sa mesure : l'infini. Il n'a rien, il a tout. En 1964, le Nouveau Roman triomphait. Face à ce triomphe, François Augiéras et sa conception de l'homme nouveau n'avaient que peu de chance de percer. À Paris, on pouvait compter sur les doigts d'une seule main ceux qui soutenaient son oeuvre de phare souterrain. Jacques Brenner, son éditeur, Jacques de Ricaumont et Michel Mardore, critiques, portaient aux nues les romans d'Augiéras autour desquels se formait une espèce de société secrète : ceux qui les avaient lus et aimés et ceux, les malheureux, qui les ignoraient.

J'ai aidé, autant que j'ai pu, l'auteur et son oeuvre dont je suis, par testament, l'ayant-droit. J'ai parfois l'impression de n'avoir été que le serviteur de ce magicien. Je n'ai qu'un regret : n'avoir pas rejoint François au Mont-Athos comme il m'y invitait... Nous ne nous sommes jamais rencontrés ! Captif des dames de coeur dont je recueillais les confidences, il m'était difficile de répondre à son invitation. On me pardonnera quand on saura que j'ai porté le manuscrit du *Voyage au Mont-Athos*, avec une jubilation que je réussis à faire partager aux éditions Flammarion qui, en quarante huit heures, décidèrent de publier ce chef d'oeuvre. Hélas, il n'en fut pas de même avec Domme ou un essai d'occupation que je mis vingt ans à faire paraître dans son intégralité et qui figure maintenant dans les classiques *Cahiers Rouges* de Grasset.

Après avoir lu *La fin de Chéri*, Anna de Noailles écrivit à Colette : « Madame, vous n'écrivez que des chefs d'oeuvre ». François Augiéras, lui aussi, n'a écrit que des chefs d'oeuvre. Il est temps de le proclamer !

Jean Chalon

## Qui était-il ?

J'inventais mon accord avec le ciel.

Est-il nécessaire de souligner que François Augiéras n'était pas un écrivain ? Que ses livres scintillent bien au-delà de la littérature ? Il n'a cessé de l'écrire lui-même : « Les capitales bleues du Vieillard et l'Enfant, je les voyais là où il les fallait voir : dans le silence de la nuit. » Là même où vous et moi ne pouvons les lire. François Augiéras n'écrivait pas pour nous. Il expédiait ses livres « au hasard ». Il ne parlait qu'aux dieux, et sa parole écrite - à l'image des icônes sublimes qu'il peignait - relève d'un art sans aucun artifice, baigné dans la lumière éternellement vraie du sacré. Pourtant, comment oser prétendre qu'il n'était pas un écrivain ? Qui d'autre que lui, dans la littérature française, a dépouillé la prose à ce point pour mieux exposer la beauté, la vérité, l'incandescence de sa nudité ? Le chant d'Augiéras est le plus pur qu'on puisse écouter en français, et souvent le plus tendre, et souvent le plus cruel. Mais il ne le composait pas, il l'émettait simplement : « J'écris ce que je vois. »

Qui était-il pour voir cela, ces nuits d'étoiles, ces déserts, ces climats brûlants, ces marais ?

Qui était-il pour voir avec tant d'amour, de ferveur, la grâce de ces enfants des eaux, des forêts ou des sables ? Qui était-il pour souhaiter avec tant d'ardeur, au seuil de grottes illuminées par des flammes, « une vie secrète, irréductible aux grossières coutumes, aux moeurs des humains de ce temps » ? Et qui était-il, enfin, pour engager sa vie, son âme et son corps dans le feu de ces visions, pour se consumer tout entier et couvrir le papier de ses propres braises, de ses propres cendres ? À cette énigme de la source s'abreuve la beauté de ses livres. S'ils sont beaux, c'est aussi parce qu'on ne sait d'où ils viennent. S'ils sont à ce point limpides, c'est qu'aucune logique, aucun système ne saurait les réduire. Miracles qui ne cessent de s'accomplir, prodiguant leur enchantement par le plus mystérieux des regards.

Alain Blottière (1993)

## L'aventurier solaire

François Augiéras est un homme du sud. Un nomade sans père. Il n'aurait su vivre très au nord, même parmi les Inuits. Il aimait les étendues vastes, brûlées par le soleil. Quelques silhouettes. Celles des bergers, des voyageurs de l'inconnu. Augiéras fut un homme aux aguets, à l'affût. Soucieux de l'avenir qu'il s'inventa en Périgord, en Afrique du Nord, mais aussi à Diré, au Mali, qui n'est pas encore le Sahara. Le Sahara fut pour lui plus qu'une résurrection, sans doute une véritable naissance. Lisez ses livres, vous comprendrez. Toute la vie d'Augiéras est dans ses livres, voilà pourquoi ceux-ci sont plus que des livres. Ils sont des cris, des oeuvres d'amour, de combat, d'égaré. Des livres visionnaires. Il fut le propre acteur de son étrange théâtre terrestre. Non content d'écrire, il s'attela à la peinture, et cela dès le départ de son aventure lorsqu'il abandonna l'école, s'engouffra dans l'Histoire en aveugle, trébuchant, tâtonnant, pour y être enfin à demi-englouti, puis déserteur de son époque.

Dans les années 1975, je traversais les oasis du sud algérien, séjournais ici ou là, ignorant tout des raisons de ma venue ici, dormant dans les palmeraies de Ghardaïa, d'El Goléa, d'In Salah, trouvant là une sorte de *patrie originelle tremblante*. J'aimais le sud. Avais-je lu Camus, Gide ? Peut-être même pas. Je venais de quitter mon village perdu, et la littérature ne représentait rien pour moi.

J'avais aimé cette vie rustique. Désormais, il me fallait découvrir le monde. Quelque chose d'incertain m'appelait ; d'intuition je savais que cette chose naîtrait en marge de cette vie que l'on me présentait comme étant bien la seule. Il me suffirait de faire un léger pas de côté... Était-ce l'Art, l'aventure, tout cela viendrait bien des années après le Temps des épreuves, des « joies féroces », des errements, des lents détours ? Voulais-je mordre le soleil, brûler la Durée qu'il me restait à vivre ? Cela, au fond, que nous partageons tous. Cet élan originel qui nous pousse, puis s'éteint trop souvent, nous laissant abasourdis. Je voulais que l'élan demeure le noyau de l'aventure. Qu'en rêve, tout au moins, surgissent quelques livres nés justement dans le sud, du sud. Sans doute me cherchais-je des frères, un frère, rien que de très banal, un miroir en lequel observer mes échecs et mes minces victoires. Mais pourquoi là-bas, en cet endroit du monde ? Était-ce pour rejoindre un Grand-oncle enterré près de Constantine, vraisemblablement dans une fosse commune ? Tout cela, je l'apprendrai bien plus tard, lorsque les joies et les fièvres auraient accompli le ménage, seraient passées sur tant d'années, allant jusqu'à leur rendre un véritable éclat. Rencontrer une oeuvre, n'est-ce pas s'en venir serrer une main ? La main d'un qui ne soit pas un écrivain, un gribouilleur de papier, enfantant des « romans » à la durée si éphémère. Par le plus pur des hasards, mon ignorance m'aidait à rêver devenir cet écrivain-là. Si singulier, qu'il ne ressemblerait à personne.

Cet écrivain rêvé, ce « frère », je le découvris en la personne d'un aventurier solaire, François Augiéras, dont je n'avais jamais entendu le nom. Après mon retour de ces multiples voyages qui m'avaient conduit du sud algérien, à travers le Niger, puis au nord du Mali, je lirai *Le Voyage des morts* dans une chambre d'une ville de province, livre de ce frère qui quitta cette terre alors que j'étais encore au lycée ! Stupéfaction. Immédiate ferveur. Qui avait donc glissé ce livre entre mes mains ? N'était-ce pas une note de bas de page, lue dans le volume *Les Poètes maudits* publié par ce passeur que fut Pierre Seghers. Si oui, Vive les notes de bas de page ! Avec quelques-uns, plus tard, nous mîmes en route des sortes de « petits » hommages aux oeuvres peintes et écrites de François Augiéras, qui ne devaient surtout pas être une mise en route vers une quelconque gloire ou je ne sais quoi de ressemblant, qui eût pu ternir la fraîcheur d'une telle oeuvre. Simplement des pierres sur le chemin : je découvris le Périgord, son ciel, sa terre. Ce fut inouï et cet éblouissement dure encore. Les ami.es de François Augiéras devinrent tous, sans exception, les miens. Ce monde nous offrait quelques merveilles que nous n'oublierions pas. C'est en ce lieu du Monde que la vie donna tout son élan à l'artiste qu'il allait devenir en dépit des aléas, des grandes et petites misères. À mes yeux, Augiéras n'est pas un écrivain, non. Il est bien plus que cela, un aventurier irréductible, incandescent. Grâce à son *Journal de route*, il invente dans le Présent une autre vie, au péril de la sienne. Il nous offre des livres brûlants et des rêves orageux, tout cela en une langue serrée, chantante, exemplaire, surtout lorsque l'on sait qu'il ne devint jamais agrégé de grammaire ou spécialiste de je ne sais trop quoi, membre d'une quelconque académie. La vie, le travail, lui donnèrent l'écriture, et l'incessant besoin de dire, de témoigner offrirent tant d'énergie à ses phrases, à sa voix, qu'il en devint aussi un récitant. Des traces sonores l'attestent.

Écoutons cette voix qui monte des Profondeurs ! C'est une voix insurgée, d'insurgé.  
À Domme enfin, dans cette ville qui a tant changé, comme un tisserand, il réunit les points cardinaux de sa trajectoire. Souvent, je suis venu marcher ici en toutes saisons, comme en d'autres endroits du Périgord où Augiéras s'établit pour de brèves durées, préférant les Départs aux haltes prolongées. Il connut la misère, la solitude, tout cela dont son oeuvre est l'écho, ainsi que ses lettres admirables. Que nous soyons venus ici, nombreux, pour lui rendre hommage, témoigne de son éternelle vitalité. J'ai ouvert *Le Voyage des morts* dans les années 1980, puis j'ai lu tous les livres de François Augiéras, puis je les ai abandonnés comme il se doit, n'ayant guère de goût pour les admirations intempestives, mais au-delà de ses livres, Augiéras m'a offert sans le savoir la découverte du Périgord, de la Dordogne, des rives de la Vézère, et la patiente amitié de quelques-unes, de quelques-uns. N'est-ce pas cela la force première de toute oeuvre : celle de donner des forces à qui marche, interroge ce si vieux monde, d'ouvrir pour nous ses paysages. Augiéras l'a accompli avec génie et obstination, transformant sa propre vie en une sorte d'oeuvre d'art, forcément imparfaite, miraculée. Ainsi je le vois ce matin dans le brouillard qui s'efface, lui perdu au fond de sa grotte, jouant ses arpèges et murmurant : je vis parce que je chante.  
Joël Vernet

## Tombeau de François Augiéras

L'azur était d'un bleu intense presque violet  
comme le ciel des régions polaires  
la terre jeune & vierge tournait dans l'espace où brillait la  
lune blanche  
Nous étions jeunes parmi les herbes vertes  
Le vent chantait dans l'air limpide  
La steppe était bleue dans l'ombre de la nuit  
Azur pur & froid neige sur les crêtes  
C'est la paix le silence  
Tout est lumière transparence  
J'aimais l'espace la lumière je n'étais pas indigne de la  
beauté du monde  
mes carnets : un répertoire de signes, les plus  
beaux qui soient, à l'usage d'une race neuve,  
solaire. Un journal écrit sur les pierres. Moins un  
récit qu'un ordre des mots. Des trames, des  
shèmes inconnus tremblaient sous ma plume.  
Un bleu immense vanné sans cesse par le vent  
La brousse dorée comme imprégnée de lumière  
Je marche sur le désert noir & blanc seul sous l'azur  
Pieds nus sur le sable athée je n'étais pas sans âme  
Je devinais la vie venue de la haute atmosphère : regards  
Calmes et purs aux conséquences infinies  
Des coups de vent tombaient de l'espace  
Des nuages passaient devant le soleil  
Les oiseaux l'ombre de l'arbre le sud l'azur nocturne  
L'azur de la steppe le coeur battant  
J'étais jeune dans la nuit qui venait  
Accoudé à des pierres, j'écrivais phrase après  
phrase comme ma mère  
coud bout à bout les morceaux de tissu de laine  
dont elle s'habille

Je regardais le printemps le printemps du monde  
La steppe verte & jaune comme les champs du Népal  
Je le répète : un regard calme & pur, une race neuve,  
un goût de l'analyse, une infinie patience.  
Des jours entiers dans la steppe seul de pierres en pierres  
Sur les collines à voir l'azur à garder les bêtes  
Un vent froid résonnait dans le ciel immense limpide  
Sur les frontières de l'Occident  
Le moindre choc sonore m'ouvrait les portes de l'avenir  
Parmi les signes de la présence humaine sur la terre  
Ceux-là : clairs, beaux !

Thierry Dessolas

*Le Tombeau de François Augiéras a été écrit en 1983 pour l'émission Albatros de France Culture. Ce tombeau est constitué de blocs associatifs et autres motifs erratiques récurrents prélevés au fil de l'écriture d'Augiéras dans sa période du désert - Le Vieillard et l'enfant et Le Voyage des Morts principalement. Ce texte a été édité dans Les contemporains favoris (1993) dirigé par Didier Moulinier.*

## François Augiéras : primitif ou barbare ?

Ma découverte de François Augiéras : automne 1995. Grasset réédite dans *Les Cahiers Rouges* « *L'apprenti sorcier* ». Quelques semaines plus tard, un court entrefilet dans *Le Monde des Livres*, accroche mon regard. Quels sont les mots pour conduire vers un auteur ? Force et acuité du souvenir, intensité de la lecture. Bien loin de me douter cependant qu'entrer dans le champ magnétique de l'Univers d'Augiéras (et ce mot en ce qui le concerne prend tout son sens) ne me laisserait que peu de chance d'en sortir intact. Dix ans plus tard, mes yeux se sont posés sur presque tous les textes, correspondances, essais, articles publiés par et sur Augiéras. Pas qu'un écrivain, pas uniquement un auteur... j'aimerais un peu, aussi, un compagnon de route. Mais convoquons les souvenirs. Dès les premiers chapitres, une impression très forte, une empreinte indélébile laissée par deux thèmes majeurs, identifiés depuis comme fondateurs, récurrents au fil des lectures. Tout d'abord une façon de magnifier la beauté de l'Univers par un immense et permanent chant d'amour incantatoire aux splendeurs de la Nature. Ce qui frappe d'emblée, chez l'écrivain, c'est ce lien quasi physique, presque charnel avec cette nature. Un ciel nocturne constellé d'étoiles, la Vézère en crue au pied des falaises abruptes en Périgord noir ou les sables brûlants du désert saharien sont autant d'entités mystérieuses, à la vie profondément enfouie et secrète mais omniprésente. L'eau, les pierres, le monde minéral, n'est pas cet assemblage inerte que décrivent si pauvrement les sciences, c'est un univers grouillant de vies minuscules (comme l'aurait dit Pierre Michon) monstrueuses, humbles ou princières. Seuls quelques élus, d'une « *race nouvelle* », grâce aux vertus de la méditation et à une sensibilité exacerbée sont en mesure d'entrer en contact avec ces forces occultes que recèlent cette Nature. Ces « *champs de force* » que tout au long de sa vie, des *Barbares d'Occident* à l'ultime *Domme ou l'essai d'occupation*, Augiéras, dans un effort sublime et pathétique, tentera toujours de capter. L'aide improbable d'un vague boîtier et de trois bouts de fils, hâtivement rebaptisés antenne et récepteur – béquilles technologiques touchantes et dérisoires – est bien mince ! Les choses sont ailleurs, il le sait... Approche chamanique, vision panthéiste, les mots sont toujours pauvres et un peu étriqués et l'on se sent désarmé pour cerner ce dialogue à fleur de peau, toujours sur le fil, qui bouleverse et qui en permanence traverse l'oeuvre d'une magnifique fulgurance. En second lieu un sentiment presque lancinant, sensation diffuse mais persistante d'un léger malaise délicieusement dérangeant, vaguement troublant certes, mais... source de plaisir aussi parfois.

Trouble né de la réelle tension, de la sourde violence contenue, de la force constante aussi, de l'ambiguïté toujours, des rapports entre les personnages. Rapports où le pouvoir est omniprésent. Relation basée sur une forme de domination liée à la force, la performance physique (les joutes amicales et viriles avec l'ami de toujours), domination intellectuelle aussi, de celui qui ouvre à une certaine forme de la connaissance. Importance des livres donnés et repris, dans une logique toute personnelle ! Pouvoir de séduction certainement. Il n'est que de parcourir les textes et d'écouter ceux qui ont connu l'écrivain pour lire ou entendre en filigrane la fascination (je ne crois pas le mot exagéré) l'attrance – dans toutes ses composantes – qu'exerçait Augiéras sur ses interlocuteurs. Pouvoir magique, envoûtant, ensorcelant du verbe, magnétisme (encore) de l'homme, à coup sûr.

Découverte, au fil des pages de *l'Apprenti Sorcier* du plaisir trouble de celui qui, dans son ascendant sur l'autre, aborde les contrées obscures de l'humiliation, allant jusqu'aux châtiments corporels, à l'initiation. Mais variations autour du plaisir aussi, pour le plus faible, celui qui subit, à qui on inflige, avec des sentiments étrangement mêlés de colère rentrée et de révolte muette face à cette emprise vaguement tyrannique, contradictoirement traversés de surprenantes vagues de tendresse pour son « bourreau ».

Écrivant ces lignes, je prends conscience d'un étrange aller-retour permanent de la vie à l'oeuvre. Mais chez Augiéras est-ce bien surprenant ? Peut-on faire, faisait-il, vraiment la différence ? « *Ma plus belle oeuvre d'art serait-ce ma vie ?* » s'interrogeait-il dans *La Trajectoire*. Foncièrement mal à l'aise dans la fiction pure, toute son oeuvre littéraire se nourrit de sa vie, riche, assurément, souvent aventureuse, chaotique parfois, pathétique à son terme, régulièrement traversée d'irrépressibles envies de départ, d'ailleurs, de voyage. La vie d'Augiéras a été sans conteste le premier matériau de son oeuvre. Matériau sans cesse remodelé, manuscrits incessamment repris et modifiés, corrigés en de multiples versions successives dans une démarche quasi obsessionnelle. L'auteur aboutit à un puzzle de séquences-mères, matricielles, donnant ce que l'on pourrait appeler, faute de mieux, des « chapitres-cultes », déclinés dans un jeu de miroirs, à l'infini : « *La maison de l'Aurore* », « *L'Île du bout du Monde* », les terrasses du fort d'El Goléa, le blockaus enfoui peint à fresque... Sortes de « nouvelles » ayant leur unité propre, leur cohérence, temps forts d'une existence d'abord transposés littérairement, puis, au fil des ans, idéalisés, fantasmés presque, insensiblement déplacés vers les rivages du mythe fondateur.

On voit poindre déjà le reproche facile d'une oeuvre décousue, sans vision, sans véritable épine dorsale : c'est sans compter sur la force de l'artiste, le talent du créateur qui, au contraire, transmute l'ensemble en un travail d'une formidable unité. Et pour cette ode au monde sensible, au charme (dans l'acception première du mot, c'est-à-dire du pouvoir magique) de la Nature, ce qui frappe, c'est l'extrême économie de moyens. Un style constamment maîtrisé, presque pauvre, des mots simples. Toute forme de pathos ou de grandiloquence absolument proscrite et pourtant, grâce à la magie de l'écriture, une phrase superbe, « dégraissée » comme ascétique parfois, mais à la musicalité toujours étonnamment présente et surtout, au pouvoir véritablement envoûtant. La phrase d'Augiéras, c'est un rythme très particulier, une scansion, véritable mélodie incantatoire dont il est très difficile de s'extraire.

Sous les habits trompeurs d'un texte brut, non travaillé, rapidement accouché, à n'en pas douter les longues et minutieuses séances de lecture à voix haute pour trouver le mot juste, la musique d'une phrase – dont Paul Placet fut le spectateur et l'acteur privilégié – attestent d'une démarche pleinement

aboutie et de la réussite éclatante du travail d'écriture. Qui dira la beauté, la sensualité lumineuse, la force poétique de « *javeline* » ?

Mais les poètes ne meurent pas. C'est une évidence : certains soirs d'automne, lorsque le brouillard monte sur la Vézère, son âme détache le radeau, un temps abandonné, et de quelques coups de rames vigoureux, la voilà déjà au milieu du courant ! Elle remonte la rivière jusqu'au cingle dont les falaises blanches étincellent sous la lumière de la lune. D'autres soirs encore, affublée d'un large ceinturon et d'une mauvaise couverture négligemment jetée sur les épaules, elle parcourt sans relâche taillis et broussailles impénétrables des rives des deux Beunes et les plateaux boisés qui dominent ces lieux hantés par la présence des premiers hommes. Puis, à l'aube, rompue, brisée de fatigue, mais ayant puisé une vigueur nouvelle dans cette union sauvage avec la terre et l'eau,

elle rejoint pour quelque temps les humbles pelletées d'humus jetées au bord du vide, dans cet enclos pentu de la bastide qui surplombe la Dordogne, alors qu'une à une disparaissent les étoiles.  
Christian Bellec

## D'une commémoration

Pondichéry, décembre 2020.

Monsieur,

Vous vous étonnez de l'intérêt que je persiste à accorder à l'oeuvre d'Augiéras que vous avez qualifié cruellement, dans votre article, « d'écrivillon pervers » ; je vais donc vous répondre, non pour m'excuser, mais afin d'éclairer cette oeuvre avec assez de ferveur pour qu'elle gagne quelques lecteurs.

Jalonnons la route : naissance à Rochester aux Etats-Unis, en 1925, d'un père pianiste mort rapidement d'une appendicite purulente et d'une mère d'origine polonaise : Augiéras fut donc avant tout l'enfant d'une mère, et, en l'absence de présence paternelle, par les révoltes muettes, l'enfant de tous les possibles. Il faut lire *Une adolescence au temps du Maréchal* pour voir à quel point il a rêvé son ascendance par détestation de l'existence étriquée que lui imposait sa mère. Très vite, le goût rimbaldien de la « liberté libre » s'est développé en lui. Je n'ai pas l'intention d'écrire ici sa biographie. Vous la dénicherez sans peine.

Je serais d'ailleurs un mauvais biographe. Ce qui me touche, c'est ce besoin de rupture qui apparaît très tôt chez lui et dont il nourrira plus tard ses textes.

Il y eut les années d'études paresseuses à Périgueux puis les apprentissages ; il y eut cette relation précoce et dont je ne retrouve l'écho chez aucun autre moderne à la « nature », je veux dire aux bois, aux rivières du Périgord qu'il aimera jusqu'à vouloir que ses cendres fussent jetées dans la Vézère ; il y eut des connivences comme avec le peintre Bissière qui l'intrigua puis qu'il renia ; il y eut cet oncle enfin qu'il alla rejoindre dans le désert algérien et dont il a été, si on lui fait confiance, le giton autant désiré que rejeté.

Part de lui-même ou substitut du père disparu que ce colonel Marcel Augiéras ? Reflet de son âme (mot qu'Augiéras affectionnait) comme le furent ces garçons arabes, kabyles ou grecs fugacement aimés ? Sans doute. Gide fut fasciné par *Le Vieillard et l'Enfant* dont il prit connaissance grâce à Camus et rencontra Augiéras durant l'été de 1950, à Taormina puis à Nice ; je devine qu'il voyait en lui celui qu'il aurait pu être à vingt-cinq ans sans sa retenue protestante – un Lafcadio incarné. Des errances : le Sénégal, la Mauritanie, l'Afrique du nord encore. Des séjours au Mont Athos. Des « essais d'occupation ». Un mariage avec une cousine. Quelle trajectoire. Mais, je vous l'ai dit, je ferais un piètre biographe. Les écrivains cosmiques sont peu nombreux dans notre littérature, sous tutelle catholique pendant longtemps puis trop sage parce que produite par des auteurs trop calfeutrés eux-mêmes.

Augiéras est un grand poète cosmique, un poète des espaces du sud, du ciel étoilé – un athée mystique donc malgré son refus des monothéismes si la contemplation de l'univers, par une belle nuit, est la plus haute expérience qui soit. Ce qui m'épate, c'est que tout cela soit écrit dans une langue à la maîtrise classique parfaite. Vie de brisures, oui, comme pour Rimbaud ou Genet, de départs joyeux, de maussades retours, d'amitiés brûlantes, d'admiration distantes mais ferventes (Jean Chalon et lui s'écrivirent beaucoup sans jamais se croiser), d'adhésions paniques au monde puis, le corps lâchant, de lent déclin jusqu'à l'hospice et, à quarante-six-ans, une tombe du cimetière de Domme. Il y a de quoi ricaner face à un tel ratage, avez-vous conclu. Non. Il y a de quoi méditer. Une oeuvre s'évalue d'abord à sa langue tant les « idées » vieillissent vite. Combien d'écrivains hier fêtés nous sont illisibles aujourd'hui. Avec quelle célérité s'éloignent des figures installées sur le devant de la scène et vidées en quelques années de toute substance. Prenons X., romancier médiatique, maoïste repent. Les ouvrages de X. ont déchaîné les passions. Puis il est mort. On l'a oublié aussi promptement que son cadavre s'est refroidi : car X. n'a jamais eu de langue, donc de monde propre. La « pensée » d'un écrivain n'a de force que si elle parvient à se

mouler dans un style dont elle sera indissociable, et qui lui survivra.. Ouvrez n'importe quel livre d'Augiéras. Un agencement souverain des mots dont l'ironie est rarement absente, une qualité de précision extrême, un ton inimitable vous happent aussitôt. Une main se pose sur votre épaule, qu'elle ne quittera plus. Un fort dans le Sahara algérien ; un fleuve africain ; les étranges amours d'un prêtre, d'un jeune homme et d'un porteur de pain ; des moines du mont Athos ; les berges d'une rivière et le mystère des forêts ; une grotte dominant cette rivière ; des peintures dans un blockhaus : tout est là et tout s'illumine pour persister. La langue d'Augiéras est la plus attachante qui soit, au plein sens du terme. Il y a cependant, et c'est un miracle, une « pensée Augiéras ». Je l'ai suggéré, Augiéras s'est autant rêvé qu'il a vécu. L'autofiction est à la mode. On nous assure qu'elle est le devenir de la littérature. Un prix Nobel l'a récompensée. Peut-on classer l'oeuvre d'Augiéras dans l'autofiction puisqu'il en est, sous des avatars successifs, le personnage central toujours resurgissant ? Oui, à condition d'ajouter alors que Chateaubriand et Nerval sont aussi des narrateurs autofictionnels. La « pensée Augiéras », sous des masques autofictifs, songe le monde pour le révoquer et le recréer. On l'a répété : par ses dérives, son panthéisme, ses identifications multiples, Augiéras annonce une civilisation future qu'il situe spirituellement très loin de la nôtre.

Cela pourrait sembler risible – et le serait si Augiéras utilisait la langue de X. Mais comme il le fait dans le style le plus attachant qui soit, c'est prodigieux. *Barbare d'Occident*, Augiéras ? Moine sans dieu d'une Renaissance à venir ? Yogi sans disciples et sans enseignement sinon par ses livres – et ses tableaux ? Cousin plus altier des *beats* américains ? Qui sait. Mais plus je le lis, plus j'ai l'impression que nous sommes, et non lui, les « barbares ». En ces temps où plus personne ne saurait certifier vers où l'on se dirige, l'oeuvre d'Augiéras, soudain, résonne singulièrement.

Augiéras a donc, au seuil de l'âge adulte, en Afrique du Nord, dans un monastère orthodoxe, sur un chemin grec ou le pont d'un bateau, jugé notre civilisation et il l'a condamnée ; il en a entraperçu une autre ; il en a fait sa ligne de conduite. Faut-il le suivre à l'aveugle dans ses obsessions ? Question oiseuse.

Comme c'est un écrivain majeur, tout ce qui est dit est vrai dans son espace littéraire.

Quant à ses « moeurs ». Venons-y, puisqu'elles vous tourmentent. On enlèvera sans doute bientôt Gide et Montherlant des rayons des librairies. On se procure déjà un roman de Michel Tournier avec hésitation. Des musées décrocheront demain des tableaux de Gauguin ou de Balthus des cimaises. J'ignore quels furent les goûts sexuels réels d'Augiéras et de quelle façon il les a accomplis ; s'il s'est contenté de rencontres de hasard ou s'il a entretenu des liaisons suivies ; quelle part de « fantasme » a joué dans ce qu'il a écrit. Je ne suis pas sûr de vouloir en savoir plus. Je suppose qu'il n'est jamais rien arrivé de brutal avec les adolescents qui le troublaient – et qu'il troublait. Une caresse, une étreinte furtive ? Ni contrainte ni violence en tout cas selon les témoignages. Laissons aux êtres et à leurs amours, lorsque l'attirance est réciproque, leur énigme. Je comprends pourtant le malaise que peuvent provoquer quelques pages de *L'Apprenti sorcier*, d'un *Voyage au Mont Athos* ou du *Voyage des morts*. Mais je suis persuadé qu'il faut dépasser ce malaise. Les penchants supposés d'Augiéras, pour dérangeants qu'ils soient, ne doivent pas dissimuler l'essentiel : la séduction immédiate de ses livres. Faut-il ne plus lire Verlaine à cause de son alcoolisme ? Jeter Villon aux orties puisqu'il fut voleur et assassin ? Renfermer Sade à Vincennes comme pornographe ? Brûler Genet pour son éloge de la trahison ? Il est nigaud de censurer un artiste pour une réprobation exclusivement morale.

Ninetto Davoli avait quatorze ans lorsqu'il a rencontré Pasolini : a-t-on le droit de regarder sans mauvaise conscience Accatone ou Teorema ? Le plus grand poète italien du vingtième siècle, Sandro Penna, était ému par la grâce des *ragazzi* : devrions-nous avoir honte de notre ravissement devant ses vers exquis ? Dans *Le Blé en herbe* de Colette, Phil a seize ans et la « Dame en blanc », son initiatrice, plus de trente : est-il indispensable de faire de Colette une complice des « délinquants sexuels » ? Croire qu'on deviendra amateur de nymphettes à cause de Nabokov est une attitude puérile.

Replaçons les penchants d'Augiéras dans l'histoire d'une vie. Considérons que les années où il a vécu ne sont pas les nôtres et que nos interdits, dont je ne conteste pas la nécessité, n'exerçaient pas la même emprise. Pour ma part, les goûts sensuels d'Augiéras, fort distincts des miens, n'ont

jamais été un obstacle. J'aimerais qu'il en soit ainsi pour ses lecteurs futurs. J'aimerais qu'on fasse preuve de tact, et que la « volonté de savoir » accepte des limites. Je n'oblige personne à lire Augiéras. Il demeurera un écrivain marginal, mineur pour la critique universitaire. Mais, si on le lit, que ce soit avec honnêteté, non en inquisiteur.

On en tirera riche plaisir. Vous ai-je convaincu, monsieur, de la légèreté de votre article ?

La nuit s'achève sur la côte de Coromandel. Mes fenêtres blanchissent. Je vais sortir boire un café dans une échoppe du front de mer. Devant les barques peinturlurées des pêcheurs, je repenserai avec gratitude à des phrases d'Augiéras.

Je vous prie d'agréer, etc.

Patrick Lucian

## Le ciel comme encrier

L'oeuvre de François Augiéras est une fiction littéraire et poétique sans commune mesure, trop peu connue malheureusement. André Gide éprouve « *une intense et bizarre joie* » à la lecture « *...de ces pages remarquables entre toutes* ». Mais « *Qui lira jamais les livres que j'écris ?* » s'interroge Augiéras. A-t-il déjà l'idée qu'il est un écrivain d'exception et sait-il pour qui il écrit ? « *Ma demi-délinquance achevait de me couper de tout ; j'écrivais pour Dieu, pour moi. J'avouais tout, ne m'adressant à personne [...] Dieu demeurait silencieux, restaient les autres hommes* »

Donc, ce sont les hommes qui vont lire cette écriture hors-normes, où se côtoient le réel et la présence au monde. La précision est dans le style, précision des lieux et des itinéraires où c'est l'oeil du peintre qui tient la plume et élève chaque détail à la dignité de la poésie, de la lettre et de l'interprétation.

Les écrits de François Augiéras, outre leur formidable qualité littéraire et poétique - ça s'écrit en un lieu qui ne nous est pas accessible - sont des documents rigoureux sur le monde et sur les êtres. Il suffit au lecteur attentif de s'engager dans le texte et de se rendre sur place, à Domme et dans la région, pour comprendre ce qu'est une fiction. Être là et être ailleurs en même temps, vivre un présent, se trouver projeté par le texte dans une autre dimension, un entre-deux que seule la littérature permet d'atteindre.

« *Les poètes et romanciers sont de précieux alliés. Ils sont dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à tous, hommes vulgaires car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science* » écrit Freud dans *Rêves et délires dans la Gradiva de Jensen* (1907).

Augiéras est avant tout un marcheur qui mesure la terre au compas de ses jambes et de sa plume. Tel un Robert Walser, il prend la mesure du monde et se mesure à l'autre, aux lieux et aux êtres qu'il vient défier de sa belle ironie et de son écriture subversive. Beaucoup d'écrivains nous ont indiqué le lien qui existe entre la marche et l'écriture. Quelle que soit la structure de chacun, le déplacement du corps et celui de la plume sont intimement liés. Augiéras est dans cette veine-là. Certains de ses contemporains en témoignent, il se déplace à grands pas d'arpenteur. Il trace sa route, d'un corps décidé tout aussi engagé sur le terrain que sur la page blanche. Un corps présent à chaque ligne qui constitue la matière même de la narration pour dire que ce qui fait trace sur la terre, vient faire trace dans le texte. Aussi bien dans les sables du désert algérien, que dans les rues de la médina, sur les pentes du Mont-Athos, que sur les bords de la rivière Vézère avec son ami Paul Placet, dans la cité de Domme ou sur les aplombs des gorges de la Dordogne, François Augiéras écrit avant tout avec son corps qu'il ne ménage guère.

Dans le roman *Le Vieillard et l'enfant*, sous la plume d'Abdallah Chaamba, chacun se souvient du lit de fer sur le toit de la maison d'El-Goléa. C'est quand la nuit tombe que l'oncle vient rejoindre le jeune garçon. C'est au cours de cette scène qui échappe à toute narration que l'enfant abusé plante ses ongles dans la toile du drap et la griffe jusqu'à laisser de profonds sillons comme une première tentative d'écrire la jouissance éprouvée et sans nom. Ça s'écrit là, sur le lit, au plus près de l'acte, dans le corps. C'est à El-Goléa que naît chez Augiéras la croyance irrésistible en la puissance des signifiants face au réel, croyance en la « motérialité » pour border l'indicible. On pense alors à Lacan, au mot et à sa matière à laquelle le sujet se cogne quand il rencontre cette part impénétrable du signifiant. « *J'ai découvert la force des mots quand j'étais humilié [...] Tandis*

*qu'il peine au-dessus de moi, de douleur mes ongles s'enfonçaient dans le matelas ; cet homme me force à je ne sais quelle écriture [...] es premières lettres de moi ne furent-elles pas les stries creusées par mes ongles sur le drap blanc ?* » Voilà ce que nous dit Augiéras. Il nous enseigne. Là s'origine une écriture, qu'il pense sans adresse - sous les cieus du désert - mais pas sans un appel à être déchiffrée. Le roc, le vieillard et l'enfant : là sont déjà le lieu et la formule si chers à Rimbaud.

Face à l'impossible à supporter de cette jouissance surgie dans le corps, le sujet Augiéras invente pour habiller la béance. Il dessine sur le toit, juste à côté du lit de fer, un damier. C'est son « schème » qui vient tenter un allègement de la souffrance. C'est ainsi que les « stries », les griffures sur le drap, les traces inscrites vont se muer en lettres et en signes adressés aux « autres hommes ». « *Cet humble schème où j'invente tous les signes de ma survie dans la mémoire des hommes* » L'artiste plus tard n'aura de cesse de tracer sa route et d'abriter son corps, à la fois puissant et fragile, sur la page, dans les en-creux de la terre, de la pierre, des falaises sous le regard des astres et ce, jusque dans sa peinture. Le témoignage que nous livre José Correa, son ami des Fougères est précieux quand il nous dit que même lorsqu'il dessinait ou peignait, Augiéras entamait le support, creusait le bois ou griffait la toile et la peinture, rayait et incisait, signant ainsi l'acte primordial et inaugural de son écriture comme une perte irrémédiable. La trace laissée par les ongles d'un corps en souffrance sur la toile d'un drap fera son écriture.

Tant sur terre que sur toile, tant sur pierre que sur page, les circuits précis des pas et du crayon, de la plume et du pinceau viennent dire combien cette écriture en-corps opère par sa prise directe sur le réel d'un monde à la fois familier et étrange. Une écriture primordiale que vient causer le réel d'une jouissance indicible. Marcher est alors l'écriture seconde. Enfin, celle qui apparaît sur les cahiers, vient signer la répétition incessante de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et que les ongles ont tenté pour la première fois de saisir... en vain. Cette position de l'artiste n'est pas sans rappeler les poètes bédouins des Ier et 2ème siècles de notre ère, composant une poésie exceptionnelle, sillonnant le désert comme on écrit sur le sable les odes que le vent efface. De ce lien entre le déplacement du corps et l'écriture, la terre

de Domme garde encore les traces, non pas traces d'errances, mais écriture proprement dite, offerte par fragments. La discontinuité que nous repérons dans les textes-mêmes, scandée par des arrêts - à l'instar des wuquff arabes, pauses qui nous offrent à lire une écriture de l'effacement - exigent une hauteur de vue que seul le talent de l'écrivain nous rend accessible. L'écriture d'Augiéras ne se lit que du ciel, c'est pour cela qu'elle élève le lecteur. Souvenons-nous de « la roue de feu » inscrite à même le sol - la nuit sur le plateau proche de Domme, comme un message adressé au cosmos - d'une écriture incandescente dans un accès flamboyant vers les étoiles et les hommes nouveaux. Voilà un exemple du rapport du poète au langage et de son lien au réel du signifiant comme réponse aux paroles entendues : « *Augiéras, vous ne ferez pas long feu à Domme* »

Pour François Augiéras, écrire est une survie.

Jamais ne se bouclera le dernier livre ou le dernier poème, il faut toujours recommencer. Augiéras écrit comme il marche, il écrit comme il dessine, il écrit comme il creuse, sans cesse, engagé dans l'acte, d'un seul trait. Seule la scansion permet à chaque pas d'inventer le mot autre qui vient faire texte et oeuvre, dans une solitude absolue. Il écrit et il marche sans savoir, mais pas sans orientation. « *À mon insu, je poursuivais l'écriture de mes livres* ».

Diantre ! Quand dira-t-on enfin que François Augiéras est un incontournable de la littérature et de la poésie françaises ?

Philippe Bouret

# OEuvres

# picturales inspirées



La peinture puissante et expressive de Jean-Gilles Badaire puise dans des matériaux de récupération, pauvres et organiques, et se développe en paysages, en portraits et en natures mortes au gré de voyages réels ou intérieurs, à la croisée des terres et des livres. Souvent empreint d'une émotion brutale ou d'une réalité dédoublée par le rêve, son travail se déploie en variations de délicates lignes liquides ou de grandes dérives de masses sensibles. Artiste proche des univers littéraires, il a notamment accompagné les textes de François Augiéras, Blaise Cendrars, Emily Dickinson, Julien Gracq, Amadou Hampathé Bâ ou Bernard Noël, et il est lui-même l'auteur de récits de souvenirs (*Les Révoltes secrètes*), d'impressions de voyage (*Faire des études pour être mendiant*) ou de journaux d'ateliers (*Je ne lave jamais mes dessins*).



Jean-Gilles Badaire  
Le grand théâtre des esprits, octobre/décembre 1992  
Toile libre, 280x160 cm



À partir de ses textes à résonance panthéiste sur la magie du feu et la nuit, sur les grottes et le cosmos, j'ai vu Augiéras comme un forgeron mythologique. Un Héphaïstos aux prises avec tous les Enfers : l'enfer des autres à coup sûr et, peut-être encore davantage, son enfer intime. Tout près de la grotte-sanctuaire dans laquelle il se lovait, j'ai pu récupérer quelques bois brûlés, peut-être

issus de ses propres brasiers. Des tranches fines de ces bois, associés à une poignée de cailloux collectés sur place composent une partie du support de ma série *Blacksmith*. Sur ces objets, j'ai fait couler de la résine à inclusion, ils en deviennent ainsi presque comme des bijoux. Le forgeron fut aussi orfèvre.

Le support papier est issu d'un carnet de croquis acheté il y a quelques années à la brocante de Cénac. Il était déjà entamé par un artiste inconnu, je me suis plu à imaginer la trace d'Augiéras dans ces pages que j'ai donc découpées et resalies. Maculées de suie, des traces d'une lampe à pétrole puis par le feu, l'incendie. J'ai vu le village Domme en feu, en éruption, l'acropole se transformant en volcan nocturne.

Et puis la pluie de cendres vient tout recouvrir, les mots et les âmes.



Benjamin Bondonneau  
Série Blacksmith, 2021  
10 pièces, 24x30 cm sur papier, carton  
Fusain, pierre noire, suie, acrylique, bois, métal



José Correa  
Aquarelle , encre , gouache sur papier, 30x40 cm, Hiver 2021

Mars 68 - J'ai 18 ans - Rencontre avec F. AUGIERAS  
au "Fougères" - Maison de convalescence près  
de Brantôme en Périgord vert - Augieras  
repose son cœur après plusieurs infarctus -  
Période où il ne peint pas - Écriture de son  
"Un voyage au Mont Athos" - Grande  
solitude - Seules les visites de son ami  
Placet - Je viens du Maroc et je dessine -  
Il m'invite dans son atelier - Serre abandonnée  
derrière le château des Balans - Un lieu fort -  
Le voyage est permis - Il a créé son île -  
Au large "les autres" - L'homme impressionné -  
Il ressort ses vieux tubes - pinceaux - M'initie à  
la composition, la peinture à l'huile - Chaque  
jour le Maître et l'élève créent des océans  
dans le désert - Six mois plus tard Il organise  
ma première exposition - J'ignore tout de  
ce monde - Il me rassure -  
"Ne soit jamais un peintre amateur,"  
me dit-il -  
La suite, est une autre Histoire...

José CORREA  
2021

Emmanuel Gatti

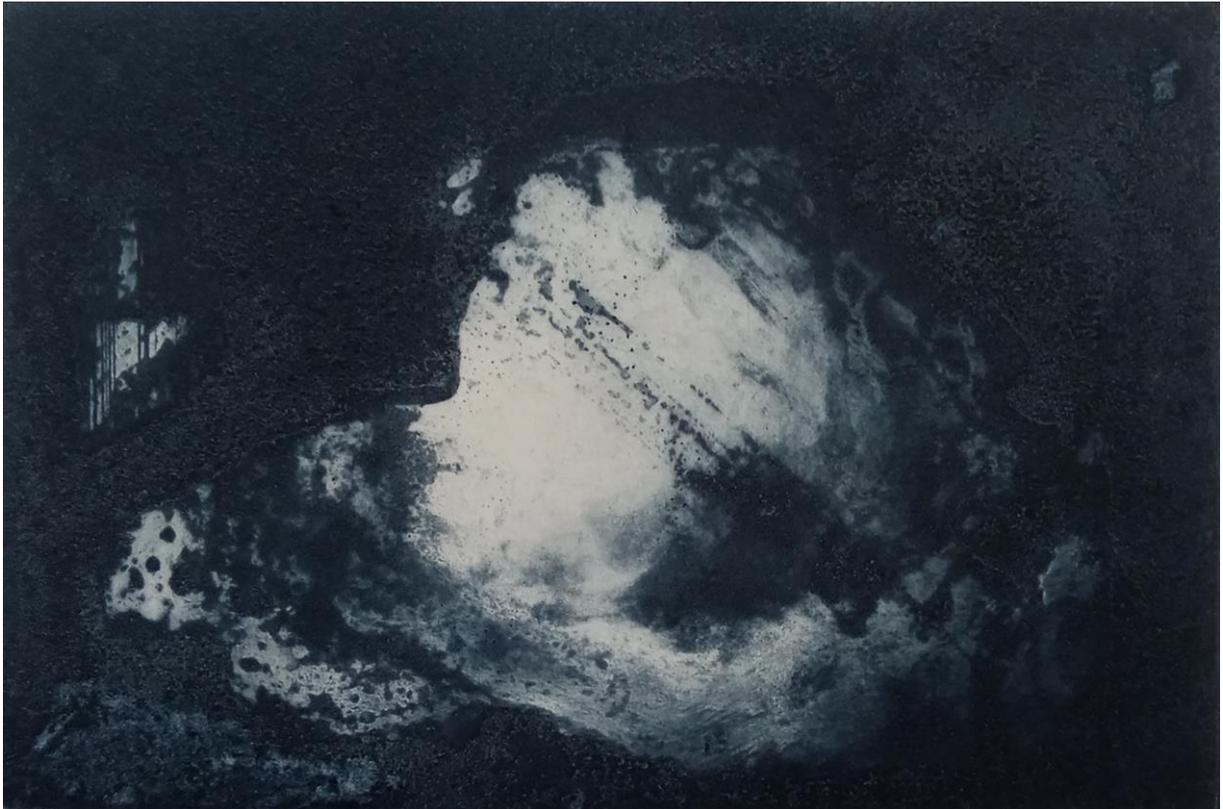
« L'enfance commune en Dordogne... Une vie naturelle de jeux aux creux des grottes et vallées encloses en aval des baignades et promontoires de François Augières à Domme. Filiation sensible d'une terre et de la recherche dans l'enfance comme dans la maturité. Identique Néant nature, Néant grottes et falaises des rivières comme décor silencieux de nos scènes peintes et écrites.

Toujours au début comme au terme de nos vies dans une chute de lumière d'avant les origines... »

Noir de la grotte qui donne naissance et mort

Chute des origines sur le paysage néant

Lumière de doute...



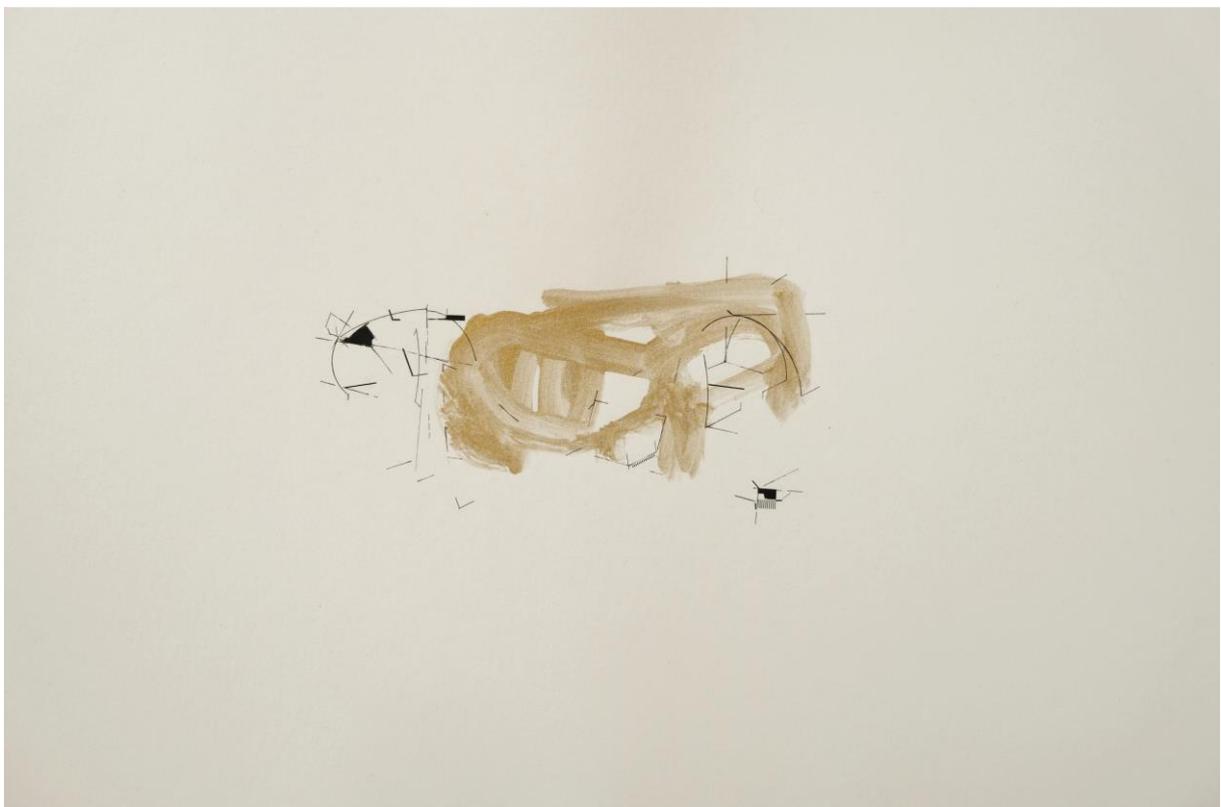
DER HS

Morsure directe sur trame d'aquatinte, 10x8cm



Hommage F. Augiéras  
Lithographie, 35x50cm, 20 exemplaires sur Fabriano ivoire de 285g

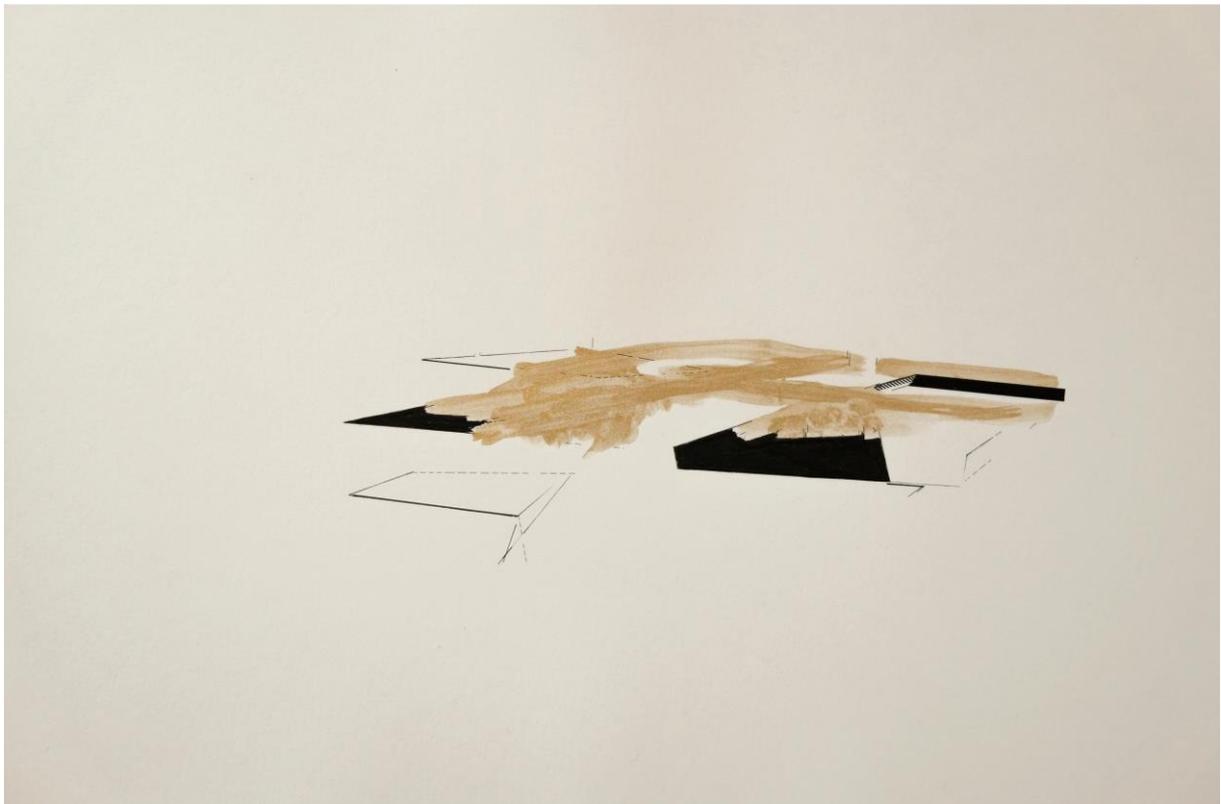
Inna Maaímura  
Série héliotrope, 2021 - Dessins numérotés de 1 à 50  
Pigment et colle de peau, encres et transferts, dessin sur papier, 42x29,7 cm



*Héliotrope n°49*



*Héliotrope n°50*



*Héliotrope n°43*

Le moment de ma découverte de François Augiéras coïncide avec celui du Périgord – Noir en particulier. Aussi, ses paysages sont-ils pour moi, inextricablement liés, dans leur poétique, à ceux issus des lectures de l'oeuvre peinte ou du prisme des écrits, là où le pays vieux semble représenter à lui seul toute cette vieille Europe d'églises moisisées ou de sources anciennes et claires.

Mais ceux des dessins héliotropes pourraient n'aller qu'à l'encontre d'autres paysages, d'autres architectures, d'autres espaces ; ceux d'une ère nouvelle qui débute avec *Sputnik* et où le cosmos conquis se confond avec celui d'une nouvelle aventure spirituelle ; son goût « barbare » pour les cultures anciennes, le primitivisme d'une époque, et la prégnance de l'archaïque ne sont en tension que d'apparence avec son « futurisme », ses « sciences-fictions ».

Cette croisée extrême, il l'aura vécue dans sa chair, il l'aura vue de la plus inaliénable façon, la sienne. Rêver d'une maison-observatoire résolument moderne et tournée vers le ciel ou les étoiles, sur ces collines toutes occupées d'esprits anciens mais vivants et *contemporains* d'une vision, est la nécessité primaire d'habiter un monde, de se fondre à lui. Cette contemplation mentale, intérieure et pourtant ouverte à la présence irréprésentable qu'il cherche, devient *icônes modernes*, neuves, archaïques ou intemporelles. La scène de son drame.

Faire signe en quelques traits et en écho au tropisme solaire, aérien d'Augiéras, tourné vers des géométries, des fécondations, des abstractions ou des mutations, c'est peut-être le seul signal, en très lointain satellite, que je peux lancer dans l'espace et donc : vers lui.